

L'assassin assassiné

"Tu ne tueras point" de Krzysztof Kieslowski

Dans l'atmosphère de médiocrité générale "Tu ne tueras point" a fait l'effet d'une bombe.

Chaque festival de Cannes a son film scandale. Un film qui choque parce qu'il prend à rebrousse-poil les sacro-saints bons sentiments qui ont dominé tout particulièrement le festival de 1988. Dans l'atmosphère de médiocrité générale, rompue seulement par quelques films de la trempe de "A world apart", "Tu ne tueras point" a fait l'effet d'une bombe. Les plus cinéphiles se souvenaient bien d'avoir déjà vu des oeuvres de Krzysztof Kieslowski mais ils ne soupçonnaient pas ce qui les attendait.

Kieslowski annonce la couleur dès le générique: des rats morts et des chats pendus, une image couleur vert sale, une ville glauque quelque part en Pologne, dans laquelle les passants sont rares et dont le silence malsain est seulement interrompu de temps en temps par quelques flics surgis d'on ne sait où pour rouer de coups un inconnu. Dans ce monde qui ressemble à l'enfer, un jeune homme traîne, sans but, un garçon à peine sorti de l'adolescence, moche, renfermé, qui n'a rien pour attirer notre sympathie. De l'autre côté de la ville, un chauffeur de taxi, tout aussi déplaisant... Un troisième personnage semble plus abordable: un jeune étudiant en droit qui expose, pendant son examen, ses théories sur la peine de mort.

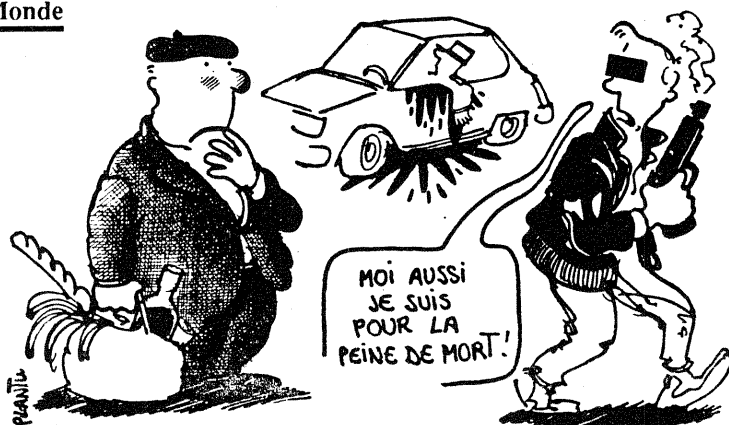
Par hasard, les chemins du jeune homme et du chauffeur de taxi se croiseront. Le jeune homme tue le chauffeur. Le malaise atteint son comble pendant ce meurtre. L'atmosphère étouffante dans laquelle Kieslowski enferme depuis le début les spectateurs leur interdit la moindre distance, le moindre échap-

patoire. Le meurtre dure 10 minutes à l'écran. Le chauffeur est costaud et ne veut pas mourir. Le jeune homme essaie de l'étrangler avec un bout de ficelle, le traîne à moitié inconscient, hors de la voiture, lui jette un sac sur la tête, l'achève enfin, à notre grand soulagement, à coups de pierres sur le visage! Pendant ces dix minutes, les sièges ont claqué dans la grande salle de Cannes. Les spectateurs sont sortis, les uns après les autres, ulcérés par un meurtre qui n'en finissait plus. Il était d'ailleurs assez curieux de voir tous ces cinéphiles blasés, dont certains sont de grands amateurs de gore, qui ont vu au cinéma des meurtres commis de toutes les façons imaginables (et souvent aux limites du supportable) quitter la salle pendant cette séquence dont l'impact est uniquement psychologique. Ceux qui sont restés n'en étaient pas au bout de leurs peines. Eludant tout ce qui n'a pas d'intérêt pour son propos, Kieslowski passe tout de suite à l'arrestation du garçon. L'étudiant en droit qui est devenu un jeune avocat pimpant, doit le défendre. Là, on s'attend à une longue plaidoirie dramatique pendant laquelle l'avocat essaierait de persuader le jury de ses théories humanitaires. A quoi bon, puisque dans le monde de Kieslowski, il ne peut que perdre. Nous retrouvons donc directement le jeune homme, condamné à mort, juste avant son exécution. De cette pendaison, l'auteur ne nous épargne aucun détail, ni la peur du jeune homme (il n'est pas question ici de condamné marchant vers la mort avec dignité!) ni le bol en plastique placé sous la corde pour recueillir les derniers excréments du pendu.

Alors, pourquoi ce film? Ceux qui sont sortis ont expliqué à cors et à cris qu'il est totalement superflu: la peine de mort n'est-elle pas abolie depuis belle lurette en Europe occidentale et si, en Pologne, elle constitue encore un sujet de polémique, ils n'ont qu'à laver leur linge sale en famille!

C'est vrai, la peine de mort est abolie chez nous mais ... En France, après chaque meurtre d'enfant ou de policier, les manifestations en faveur de la guillotine se multiplient. Ah, mais les meurtres d'enfant, c'est autre chose, me répondra-t-on. Justement, le propos de Kieslowski est là. Il est facile d'être contre la peine de mort lorsqu'on n'est même pas sûr de la culpabilité de l'accusé et le spectre de l'erreur judiciaire toujours possible a de tous temps été un argument de

**Plantu
Le Monde**



Dessin de PLANTU.

poids. On conçoit également d'épargner quelqu'un qui a tué pour l'argent ou par détresse sentimentale (en France, l'amour est une circonstance atténuante pour un meurtrier). La plupart des gens ne sont pas assez riches pour devenir victimes d'un crime et ils n'imaginent pas être impliqués dans un crime passionnel (ces choses-là n'arrivent qu'aux autres). Par contre, ils savent que leur gosse peut tomber aux mains de n'importe quel maniaque ou que leur mari ou leur frère, pour peu qu'il soit flic, risque d'être tué à son boulot. Alors ils sont d'accord pour épargner les uns, qui de toute façon ne les menacent pas, ce qui leur donne le droit de se considérer comme des gens libéraux et tolérants. Qu'on touche à leur sphère privée et ils ne sont plus du tout d'accord. D'où le fameux refrain: "Je suis contre la peine de mort, mais..."¹ Toutes les excuses deviennent bonnes: "Ils sont libérés après quelques années de prison".- "De toute façon, ils s'échapperont".- "En prison, ils ont la télévision, des repas chauds, ils sont logés et nourris aux frais du contribuable!" Ce débat-là est faux. On est contre la peine de mort ou on est pour. Le com-

mandement "Tu ne tueras point" ne tolère pas d'exception. Tout le monde est bien sûr libre de l'accepter ou de le refuser, mais il n'y a pas de compromis possible. C'est tout ce que montre le film de Kieslowski qui a refusé de nous apitoyer sur son meurtrier ou de trouver une excuse quelconque à son crime. Oui, ce crime est abject et inutile. Mais le deuxième, la pendaison, l'est tout autant.

Parce que tout le monde est concerné, tout le monde devrait absolument voir ce film qui n'est insupportable que parce qu'il blesse nos convictions intimes. Le jury du Prix européen du Cinéma à Berlin a déclaré "Tu ne tueras point" meilleur film européen de l'année. Décision courageuse s'il en est et qui assurera, je l'espère, au film un public un peu plus nombreux.

Viviane Thill

A l'occasion de la sortie de "Tu ne tueras point" le ciné Utopia présentera à partir du 24 février une rétrospective de trois films de Kieslowski: "Le hasard", "L'amateur" et "No end".

(1) Remarque qu'on rencontre, presque identique, dans d'autres domaines: "Je ne suis pas raciste, mais..." par exemple.